273.9
B831

Joseph BRUCKER

LES *ÉTUDES* CONTRE LE MODERNISME

DE 1888 A 1907

PARIS
BUREAUX DES *ÉTUDES*
12, RUE OUDINOT, 12

ÉTUDES

REVUE BIMENSUELLE

L'abonnement est d'un an ou de six mois, il part des 5 janvier, 5 avril, 5 juillet et 5 octobre.

France	Un an.	**25** fr.	Union postale	Un an. .	**30** fr.
	Six mois. . . .	**13** fr.		Six mois.	**16** fr.

Le Numéro : 1 fr. 50

Chacune des années 1888 à 1896, **20** fr. — A partir de 1897, l'année, **25** fr.

NOTA. — On est prié d'adresser toutes les valeurs à M. *René Turpin*, gérant, rue Oudinot 12 (VII[e]), *dans le courant du premier mois de l'abonnement*, si l'on ne préfère payer à domicile, *dans le courant du second mois*, une traite augmentée de 1 fr. pour les frais.

RECHERCHES DE SCIENCE RELIGIEUSE

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE. **10** fr. — UNION POSTALE. **12 fr.**

Pour les abonnés des *Études* : FRANCE. **8** fr. — UNION POSTALE. **10 fr.**

Le Numéro : 2 fr. 50

Adresser les abonnements à **M. R. TURPIN, rue Oudinot, 12, Paris (VII[e]).**

La Revue parait tous les deux mois en fascicules de 96 à 112 pages in-8

L'abonnement est annuel et part de janvier.

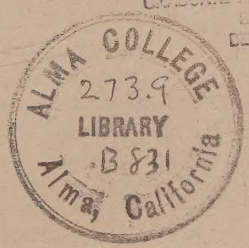
Joseph BRUCKER

LES *ÉTUDES* CONTRE LE MODERNISME

DE 1888 A 1907

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
DEPOSIT
BERKELEY, CA 94709

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
DEPOSIT
BERKELEY, CA 94709



PARIS
BUREAUX DES *ÉTUDES*
12, RUE OUDINOT, 12

22710

Nihil obstat :

1er juin 1914,

J. Auriault.

Imprimatur

Parisiis, die 2 junii 1914,

P. Fages,

v. g.

LES « ÉTUDES » CONTRE LE MODERNISME

DE 1888 A 1907[1]

M. le chanoine Gaudeau, jugeant de haut entre les *Études* et les critiques atteints par l'article du 5 janvier, porte contre notre Revue une accusation qui, si elle était fondée, nous enlèverait tout droit de parler comme nous avons fait. Alors que, depuis plus de quinze ans, l'erreur moderniste était au cœur de l'exégèse, de l'histoire, de la philosophie, « les *Études*, assure-t-il, ne l'y ont ni vue ni signalée à temps, ni combattue avec l'énergie nécessaire[2] ». Nous ne nous attendions pas à pareille accusation, avouons-le; mais nous ne craignons pas qu'elle recueille le suffrage d'un seul des lecteurs qui nous ont un peu suivis dans le

1. La direction des *Études* a bien voulu, sur ma demande, me permettre de répondre à M. Gaudeau. J'ai désiré le faire, pour donner mon témoignage, comme leur ancien, à mes excellents et chers collègues. D'ailleurs, je ne saurais profiter, supposé que j'en eusse quelque envie, du traitement plus favorable que paraît m'offrir l'accusateur; car je suis premier responsable de la conduite de notre Revue pour plusieurs des années qu'il critique. — J. Brucker.

2. *La Foi catholique*, 25 mars 1914, second article sous le titre : *De la méthode à employer dans la lutte contre les erreurs modernes*, p. 269. — Plus haut on lit : « La vérité est (pour remonter un peu en arrière) que, depuis 1890 et même auparavant, nous étions rongés par les erreurs dissolvantes du modernisme exégétique, historique, philosophique surtout. Quelques rares pionniers osèrent, dès lors, signaler le mal. Les *Études* furent-elles de ce nombre? Dans l'ensemble, on est bien obligé de constater que non, et que trop souvent même elles traitèrent avec dédain, désavouèrent et écartèrent les clairvoyants comme des alarmistes et des attardés. Que l'on parcoure la collection des *Études* durant cette période : à part les travaux connus du R. P. Brucker sur les questions d'exégèse (et lui reprocha-t-on assez, même parmi les siens, ses timidités réactionnaires!), on pourra constater que jusqu'après l'encyclique *Pascendi*, les *Études* pratiquèrent à peu près à l'égard du modernisme — et surtout du modernisme philosophique, centre vital de l'erreur, — cette maxime qu'elles énoncent aujourd'hui pour leur défense, en une formule d'une naïveté un peu solennelle, et vraiment digne d'être encadrée : « Le silence des revues, comme « celui des peuples pour les rois, peut être une leçon à l'égard des mouvements en « vogue. » Lorsque l'erreur se fit plus audacieuse, on la traita, sous prétexte de « courtoisie française » et de ménagements à garder envers des frères, avec une timidité qui ressembla longtemps à de la terreur... » P. 261-262.

dernier quart de siècle. Pour toute preuve, M. Gaudeau renvoie à « la collection des *Études* durant cette période ». Il n'a certainement conservé, de ce que nous avons publié en ce temps-là, s'il nous a lus, qu'un souvenir bien imparfait. Quand il n'aurait fait que parcourir nos tables, avec tant soit peu d'attention, il n'eût jamais osé affirmer que, jusqu'après l'encyclique *Pascendi*, les *Études* pratiquèrent « à peu près », à l'égard du modernisme, la trop facile tactique du silence.

Nous nous sentons amplement défendus contre l'injure de cette imputation, et par la conscience de ce que nous avons écrit, et par l'approbation de l'autorité la plus haute. Précisément en 1907, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de notre Revue, S. S. Pie X daignait écrire à la rédaction : « Nous savons avec quelle activité et quelle persévérance vous avez poursuivi le but de votre Revue, enseignant toujours la saine et pure doctrine de la foi catholique et défendant vaillamment les droits sacrés de l'Église [1]. » Si M. Gaudeau disait vrai, nous aurions d'autant moins mérité cet éloge que notre Revue, en reparaissant à Paris, en 1888, annonçait expressément qu'elle prendrait pour but et objet principal de ses travaux, le combat contre le *naturalisme* condamné par Léon XIII après Grégoire XVI et Pie IX [2].

La parole du directeur de *la Foi catholique* ne détruira pas celle du vicaire de Jésus-Christ. Toutefois, plusieurs de ceux qui ne nous connaissent point, et à qui peuvent faire illusion les prétentions de l'accusateur, le croiront trop facilement. C'est pourquoi nous lui opposons un bref aperçu des principaux travaux publiés dans les *Études* contre le modernisme, depuis 1888 jusqu'en 1907. Il en ressortira, pensons-nous, clairement que M. Gaudeau a eu grand tort de quitter le rôle de théologien, et de s'abaisser au métier, qu'il a si vigoureusement flétri naguère, des vulgaires « journalistes [3] »; car nous ne pouvons qualifier autrement son réquisitoire contre nous, qu'en disant qu'il l'a écrit sans connaissance de cause, essayant lui aussi de

1. Voir *Études* du 5 avril 1907 (t. CXI, p. 5).
2. *Études*, 1888, janvier, p. 16.
3. Voir ce que M. Gaudeau écrit, *à propos* des journalistes « intégristes » de *la Vigie*, dans *la Foi catholique* du 25 février 1914, p. 189.

suppléer à la faiblesse de l'information par l'outrance de l'affirmation.

Si l'on veut bien se rappeler les mouvements qui, de 1888 à 1907, ont préludé de quelque manière au modernisme, ou ont manifesté son existence latente, on verra facilement que pas un n'a échappé à l'attention vigilante des *Études*.

Les tendances les plus inquiétantes se montrèrent d'abord dans l'apologétique et l'exégèse biblique. Elles ont provoqué l'encyclique de Léon XIII, *Providentissimus Deus* (18 novembre 1893). Notre Revue les avait signalées et combattues dès ses premières livraisons, et elle a défendu d'avance les doctrines mêmes qui ont été définitivement fixées par le document pontifical. M. Gaudeau lui-même, dans son acte d'accusation, fait une réserve pour « les travaux connus du R. P. Brucker sur les questions d'exégèse ». Ces articles, parus de 1888 à 1907, dérangent un peu, en effet, ses affirmations absolues sur l'abstention de notre Revue en face des « erreurs du modernisme exégétique », dans cette période. Est-ce pour nous enlever le bénéfice de cette concession qu'il a ajouté sa parenthèse? S'il a voulu insinuer que les collaborateurs du P. Brucker, tout en consentant à la publication de ses travaux, n'en approuvaient pas le fond, l'insinuation est malveillante, mais gratuite. D'ailleurs, le P. Brucker n'a pas été seul à lutter, dans les *Études*, en faveur de l'exégèse traditionnelle. Le P. Méchineau, de 1891 à 1900, l'a fait aussi, avec un zèle que M. Gaudeau ne contestera point. Puis encore, à l'occasion des publications de A. Sabatier et de M. Harnack, et lors de « l'affaire » Loisy, d'autres collaborateurs ont produit dans la même partie de solides travaux, dont nous reparlerons plus loin.

Peu après que la « question biblique » eut été tranchée dans l'encyclique *Providentissimus*, la publication de la *Vie du P. Hecker*[1] détermina l'agitation *américaniste*. Avec beaucoup de choses très édifiantes, ce livre contenait tout un programme de *modernisation* de l'Église, qui prit une certaine importance par les adhé-

1. La traduction française, faite sur la seconde édition originale (New-York, 1894), a paru à Paris, en 1897.

sions nombreuses et bruyantes qui accueillirent ses idées les moins acceptables. Léon XIII dut encore intervenir : par une lettre adressée au cardinal Gibbons, le 22 janvier 1899, il condamna l'américanisme, en tant, principalement, qu'il demandait à l'Église d'atténuer la rigueur de son enseignement dogmatique et qu'il discréditait certaines vertus évangéliques, comme l'humilité et les vœux religieux. Ces erreurs du P. Hecker ou de ses prôneurs avaient déjà été relevées par nous et, nommément, par le P. H. Martin, dans un article de fond, le 20 juillet 1898. Puis, le 20 juin 1899, les *Études* ont donné, par la plume du P. G. Desjardins, un excellent commentaire théologique de la lettre au cardinal Gibbons.

Vers le même temps que l'*américanisme*, un mouvement, qui ne fut pas sans rapport avec lui, se produisait en dehors du catholicisme pratiquant; c'était le mouvement *néo-chrétien*. Des professeurs et des écrivains s'étaient constitués apôtres laïques de la jeunesse et lui prêchaient l'idéal, le devoir, même le christianisme, mais celui-ci adapté aux « temps nouveaux », surtout par l'élimination du surnaturel, avec un évangile sans dogme et une morale sans divine sanction. Tout en saluant de notre sympathie ce qu'il y avait de bonne volonté dans cette prédication, nous en avons immédiatement montré l'insuffisance radicale et la nécessaire inefficacité [1].

Notre vue ne se bornait pas à la France. En Allemagne, le professeur Schell s'est efforcé avec passion, lui aussi, de démontrer au catholicisme la nécessité de se transformer suivant le progrès moderne. Nous avons fait connaître et apprécié ses publications dans ce sens, ainsi que le mouvement *réformiste* dont il a été le père [2].

Le « centre vital de l'erreur moderniste », dit M. Gaudeau, c'est le modernisme philosophique. Nous pensons là-dessus

1. 1892, janvier. P. Sortais : *Un sermon laïque*. — P. H. Martin. 1893, décembre : *Les temps nouveaux. Les apôtres de la jeunesse*. — 1894, mars et avril : *La conversion et l'évolution de l'Église*.

2. 1899, mars. P. Le Bachelet : *Catholicisme et progrès. Le mouvement Schell*. — C'est en 1897 qu'avaient commencé à paraître les brochures retentissantes de Schell. Voir encore *Études*, t. CXV (1908) : *Le modernisme en Allemagne*.

comme lui, ou plutôt comme Pie X, qui, dans l'encyclique *Pascendi*, assigne pour origine au modernisme une alliance contre nature de la fausse philosophie avec la foi. Eh bien, l'action pernicieuse de la fausse philosophie n'a-t-elle pas été, de tout temps, dénoncée et combattue par les *Études*? Un coup d'œil rapide sur notre collection suffit pour voir quelle large place y tiennent les articles philosophiques et, en particulier, ceux qui traitent des formes diverses de l'agnosticisme et du criticisme, base première des théories modernistes sur la religion[1]. Les Kant, les Spencer et tous leurs disciples français notables ont été étudiés et jugés à la lumière de la philosophie catholique, disons scolastique. Mais, aussi, les concessions indues de quelques écrivains catholiques au kantisme, et leurs tentatives pour réformer en conséquence l'apologétique et même les conceptions de la foi et du dogme, ont reçu de nous toute l'attention qu'elles méritaient. Ainsi la *méthode d'immanence*, exposée par M. Maurice Blondel dans plusieurs articles des *Annales de philosophie chrétienne* en 1896, a été, peu après, critiquée dans les *Études*. Les objections qu'elle soulevait, du point de vue des principes définis par le concile du Vatican, ont été présentées avec autant de fermeté que de mesure par le P. Le Bachelet[2]. La nouvelle apologétique, fondée sur cette méthode, a ensuite été discutée à fond par le même collaborateur, qui en a rendu sensible toute la faiblesse et a vengé contre elle l'apologétique traditionnelle[3].

Ces travaux, il faut le remarquer, ont été publiés par nous en 1897, et les rigueurs de l'Index contre les apologistes néo-kantistes ne commencèrent qu'en 1903[4]. Avant cette date encore, plusieurs autres productions de cette tendance ont passé sous notre censure : par exemple les articles du R. P. Laberthonnière en faveur du *dogmatisme moral*[5], le *Saint Augustin* de l'abbé Jules

1. Voir spécialement les articles et les bulletins philosophiques de M. Roure.

2. 1897, février : *Questions d'apologétique.*

3. 1897, 20 juillet et 5 août. P. Le Bachelet : *De l'apologétique traditionnelle et de l'apologétique moderne.* — 1897, 20 août : *La méthode d'immanence.*

4. C'est le 4 décembre 1903 qu'a été frappé « Denis, Charles, *Un carême apologétique... L'Église et l'État...* » Les principaux ouvrages du P. Laberthonnière ont été mis à l'index le 5 avril 1906.

5. 1899, 20 mars (t. LXXVIII, p. 843). M. L. de Grandmaison, dans un compte rendu très personnel du livre du P. Schwalm, O. P. *Le dogmatisme du cœur et celui de l'esprit.*

Martin[1]. Si M. Gaudeau pense que nous les avons traitées avec trop de ménagements, tel n'était pas l'avis des intéressés ou de leurs patrons : témoin, notamment, les plaintes amères de l'abbé Ch. Denis, qui dirigeait alors les *Annales de philosophie chrétienne*, organe principal du néo-kantisme catholique[2].

M. Gaudeau lui-même reconnaîtrait que nous n'avons pas trop ménagé le chef de l'école, s'il avait lu l'article du P. X. Moisant (1901), sur la dialectique du fameux livre de l'*Action*[3]; car on concluait que cet évangile de l'immanence se souvient trop de Schopenhauer, de Hegel, de Kant et tient de là, en dépit des bonnes intentions de l'auteur, une inspiration mêlée de subjectivisme, de monisme et de rationalisme.

Il ferait une constatation semblable en prenant connaissance de ce que nous avons dit de M. Édouard Le Roy. L'explication morale ou pragmatique des dogmes, que ce savant mathématicien philosophe formula d'abord dans *la Quinzaine*, en avril 1905, séduisit beaucoup d'esprits. Mais le P. Portalié montra aussitôt, dans les *Études*, qu'elle n'aboutissait à rien moins qu'à renverser tout l'édifice de la foi[4].

Puis, M. de Tonquédec a vivement éclairé les bases philosophiques du système par plusieurs articles sur la *notion de vérité*, telle que l'entendait M. Le Roy avec son maître M. Bergson[5].

La thèse sur les dogmes, « règle d'action et non règle de croyance », a été condamnée dans le décret *Lamentabili*, le 3 juillet 1907 (xxvi[e] proposition); et le livre de M. Le Roy, *Dogme et Critique*, qui la soutenait, a été mis à l'index le 26 du même mois. On ne saurait donc dénier aux *Études* le mérite d'avoir signalé cette grave erreur, avant qu'elle fût frappée par l'autorité suprême, et alors, répétons-le, que d'autres, prétendant au rôle de guides des catholiques intelligents, n'y voyaient encore qu'une heureuse nouveauté.

L'encyclique *Pascendi* (8 septembre 1907) a indiqué comme

1. 1901, 5 juin. J. Bainvel : *Un nouvel interprète de saint Augustin.*

2. *Annales*, etc., août-septembre 1902 ; p. 98 du tiré à part, sous le titre : *Situation politique, sociale et intellectuelle du clergé français*, 1903.

3. 1901, 5 août : *La dialectique de M. Blondel. Les sources de la nouvelle méthode.*

4. 1905, 20 juillet : *L'explication morale des dogmes.*

5. 1907, 20 mars, 20 mai, 5 juillet et 5 août : *La notion de vérité dans la « philosophie nouvelle ».*

principes générateurs du modernisme théologique *l'immanentisme* et le *symbolisme*. Nous venons de dire comment les *Études* ont combattu l'immanentisme. Elles n'ont pas fait moins contre le symbolisme.

Celui-ci réduit tous les dogmes à n'être que des formules, essentiellement muables, où la foi des divers âges essaye de se représenter l'absolu et l'idéal, qu'elle poursuit sans l'atteindre jamais. Le professeur protestant Auguste Sabatier, vers la fin du dix-neuvième siècle, a été l'apôtre le plus éloquent de ce système, dans des ouvrages qui, assure-t-on, firent perdre la foi à beaucoup de prêtres catholiques.

Ses publications commencèrent à faire du bruit surtout au cours de l'année 1897 ; et, dès 1898, s'ouvrit dans les *Études* toute une série d'articles, où furent discutées à fond ses théories et réfutés les arguments plus ou moins spécieux dont il les appuyait. Ce travail avait pour auteur M. Léonce de Grandmaison, actuellement directeur des *Études*. Il expose, d'abord, en deux articles, d'après la doctrine de l'Église et des théologiens catholiques, le vrai caractère des formules de foi et les variations dont elles sont susceptibles[1]. Ensuite, il s'en prend directement à la religion nouvelle, que Sabatier voudrait voir s'établir sur les ruines des religions *d'autorité*. En particulier, sa tentative de légitimer par l'Évangile cette prétendue religion *de l'esprit* est péremptoirement démontrée vaine[2].

Le seul dogme de cette religion, c'est qu'il n'y a pas de dogme immuable : tel est aussi le principe fondamental de la théologie moderniste, d'après l'Encyclique ; de là le rôle qu'on y fait jouer à l'*évolution* des dogmes. De nombreux travaux des *Études*, bien antérieurs à 1907, nous permettent d'affirmer notre « clairvoyance » sur ce point capital.

Les théories hétérodoxes le concernant étaient déjà décrites et réfutées dans les articles relatifs à Sabatier et à M. Le Roy ; elles le seront encore dans ceux qui s'occupèrent, comme nous le

1. 1898, 5 et 20 août : *L'élasticité des formules de foi. Ses causes et ses limites.*

2. 1904, 5 et 20 juillet : *La religion de l'esprit.* — Voir aussi, du même collaborateur, 1906, 5 septembre : *La psychologie des religions.* — 1902, 20 mars : *Le Christ de M. Harnack.* — 1899, 20 décembre : *La religion de l'égoïsme, étude sur Frédéric Nietzsche.*

verrons, de M. Loisy. En même temps, on n'a pas négligé de mettre en lumière les enseignements de la foi et de la saine théologie sur le développement véritable des conceptions dogmatiques dans l'Église[1].

Pour arriver à M. Loisy, les *Études* parlèrent de lui pour la première fois, le 15 novembre 1891, en analysant sa première publication, l'*Histoire du canon de l'Ancien Testament*. M. Loisy note, dans son autobiographie[2], que ce compte rendu « n'était point malveillant ». Il s'inspirait en effet d'une sincère bienveillance, qu'on n'avait encore nulle raison de refuser au jeune professeur de l'Institut catholique. Cependant on y formulait de sérieuses réserves sur quelques idées du « remarquable ouvrage », et principalement sur la différence d'autorité ou de valeur qu'il mettait entre les livres de la Bible, et qu'il essayait de justifier par l'attitude des anciens docteurs et même du concile de Trente en face des deutérocanoniques. Dans une lettre, adressée, le 17 novembre, à l'auteur de l'article, M. Loisy se plaignit vivement de cette critique. Une seconde lettre, en date du 26 novembre, regrettait la vivacité de la première, en maintenant toutefois qu'on avait mal interprété sa pensée, qui n'était pas autre que celle de son contradicteur. Aujourd'hui, revenant sur les « choses passées », il veut bien confesser qu'il y avait là une idée « inoffensive en apparence », mais grosse de conséquences dans son intention : « par cette brèche, en effet, dit-il, je me proposais de faire passer toute la critique biblique, nonobstant ce que l'Église enseigne de la divinité, de l'authenticité, de la véracité, de l'intégrité des Écritures[3] ».

En 1891, personne ne soupçonnait encore cette tactique de dissimulation moderniste. Les *Études* s'abstinrent de nommer M. Loisy dans les cinq ou six années qui suivirent. Ce qu'il

1. Voir notamment les articles de M. Bainvel, montrant à la fois la vraie théorie et l'application : 1897, janvier et février : *L'Église. Histoire du dogme. L'évolution des idées.* — 1899, 5 mai : *La vie du dogme d'après un livre récent* (du P. de la Barre). — 1904, 5 septembre : *L'histoire d'un dogme* (de l'Immaculée Conception). — Puis, P. de la Broise. 1900, 5 janvier : *La religion et les religions au dix-neuvième siècle.* — M. d'Alès. 1905, 20 juillet : *Sur l'histoire d'un dogme* (sur l'*Eucharistie* de Mgr Batiffol). — P. Harent. 1905, 20 décembre : *Réconciliation du dogme et de la pensée moderne. A propos de Newman et de ses disciples.* — 1906, 5 février : *Réplique à M. l'abbé Dimnet.*

2. A. Loisy, *Choses passées*, 1913, p. 107.

3. Ouvr. cité, p. 105.

publia, dans cette période, n'était pas sans offrir quelque matière à critique; pas assez néanmoins pour lui enlever le bénéfice d'une interprétation tolérable, tant qu'on ne connaissait pas les tendances secrètes de sa pensée. La confiance que lui témoignaient encore ses supérieurs ecclésiastiques, le crédit dont il jouissait toujours parmi ses confrères, tout le monde étant trompé par ses déclarations réitérées de foi catholique, commandaient notre réserve.

Tant que M. Loisy professait à l'Institut catholique, il nous fallait aussi tenir compte de la malignité, qui prêtait à tout ce que nous pouvions écrire à son désavantage une arrière-pensée hostile à cet Institut.

Une considération de genre semblable, et d'autres plus fortes, ne nous ont pas empêchés de parler, en 1893, quand Mgr d'Hulst publia son retentissant article sur la *Question biblique*, en partie du moins pour défendre l'orthodoxie de son Institut et de son professeur d'exégèse, M. Loisy. Le nom de l'éminent prélat donnait à son intervention, si malheureuse, malgré l'excellence des intentions, une importance qui ne permettait pas de la laisser passer sans observations. Des encouragements autorisés ont, d'ailleurs, contribué à lever nos scrupules. Voici ce que nous voulons dire. Le 22 février 1893, le R. P. Matignon, supérieur des Jésuites de la rue de Sèvres, écrivait au P. J. Brucker, rédacteur aux *Études* :

> Le supérieur général de Saint-Sulpice est venu me voir hier tout exprès pour savoir si vous alliez vous occuper de l'article de Mgr d'Hulst sur la *question biblique*. Le bon M. Icard est très préoccupé du danger que ces doctrines renferment pour le clergé, surtout étant présentées ainsi par le prélat. Il dit avec raison que c'est l'invasion du rationalisme allemand dans l'école catholique. Lui-même a pris des notes sur l'article en question, afin de prémunir ses professeurs contre le péril ; mais il désire beaucoup qu'une plume autorisée comme la vôtre en donne la réfutation. Je lui ai répondu que je croyais savoir que vous vous en occupez, et qu'un article paraîtra prochainement sur cette matière. Vous seriez bien bon de me dire si ce sera le mois prochain, afin que je puisse l'en prévenir... Vous voyez qu'on attend beaucoup des *Études*.

La démarche de M. Icard prouve au moins qu'à ses yeux notre Revue n'était pas l'organe timide, sans nerf et sans action, que voudrait en faire M. Gaudeau. C'est pour cela que nous la racontons.

M. Loisy, pour qui Mgr d'Hulst s'était compromis, s'empressa de déclarer que ses idées n'avaient rien de commun avec « l'école large », dont le recteur s'était fait le rapporteur trop indulgent. Il disait vrai en ce sens qu'il allait beaucoup plus loin : comme Pie X le dira plus tard des modernistes en général, il affirmait bien que la Bible était inspirée « tout entière, mais ce n'était pas une inspiration au sens catholique qu'il y admettait[1] ». C'est surtout dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuse* (fondée en 1896), et principalement à partir de 1898, que M. Loisy laissa voir ses vraies tendances. Depuis lors, nous n'avons pas manqué de relever les manifestations croissantes du rationalisme dans ses publications. Sans doute, nous avons encore continué longtemps à exprimer l'espoir, sinon la persuasion, que le rationalisme de l'écrivain était plus dans les formules dont il se servait, que dans sa pensée intime. Etait-ce trop le ménager? En tout cas, ces ménagements, de pure courtoisie et de charité, ne s'adressaient qu'à la personne : ne devait-on pas lui épargner, jusqu'à évidence contraire, le stigmate de l'apostasie, qu'eût impliquée le rationalisme conscient et avoué? Notre blâme à l'égard des doctrines n'en a jamais été atténué.

Des critiques sérieuses que M. Loisy dut subir, une des premières en date, à parler d'une manière générale, est celle que M. L. de Grandmaison a faite en passant, dans un article de 1898[2]; il s'agissait de ses idées sur l'évolution dogmatique, qu'il prétendait alors abriter sous le patronage de Newman, « le plus grand théologien catholique de ce siècle, et peut-être de plusieurs siècles antérieurs au nôtre[3]. » Et pourtant M. Gaudeau osera faire à M. de Grandmaison l'injure de douter qu'en 1903, il ait su voir l'évolutionnisme de l'auteur des petits livres rouges.

Une preuve, entre autres, que nous faisions tout notre devoir, sans timidité comme sans excès de zèle, c'est le témoignage de confiance que voulut bien nous donner le vénérable cardinal Richard, archevêque de Paris, en nous demandant notre juge-

1. Encyclique *Pascendi*. — M. Loisy nous apprend (*Choses passées*, p. 228) qu'il écrivait au P. Lepidi en 1901 : « Je crois que la Bible est inspirée tout entière et inspirée pour être vraie. »

2. *L'élasticité des formules de foi*. *Études* du 5 août 1898 (t. LXXVI, p. 343).

3. *Revue critique*, 3 janvier 1898, p. 5.

ment sur les articles que publiait M. Loisy, peu caché sous la signature *Firmin*, dans la *Revue du clergé français* (1898-1900). M. Loisy lui-même parle d'un rapport du P. Brucker, dont le cardinal se serait aidé dans un des entretiens où il lui prodigua inutilement ses avis paternels : c'est avant d'interdire la continuation des articles de Firmin (23 octobre 1900), que l'archevêque s'était fait remettre par le rédacteur des *Études* une note sur les points répréhensibles de ce travail.

Enfin, en novembre, parut *l'Évangile et l'Église* : M. Loisy, à propos d'une publication de M. Harnack qu'il discutait, donnait une synthèse habile de ses propres idées sur l'évolution des dogmes fondamentaux et des institutions du catholicisme. L'ouvrage fut interdit par ordonnance de l'archevêque de Paris, en date du 17 janvier 1903. Les *Études* le critiquèrent dans leur numéro du 20 janvier, avant d'avoir eu connaissance de la censure épiscopale. M. L. de Grandmaison, fidèle à ses habitudes consciencieuses, commençait par résumer exactement tout le contenu du « petit livre » ; puis il en attaquait la méthode ; enfin, suivant l'auteur sur le terrain même où il prétendait se maintenir, celui de l'histoire et de la critique biblique, il démolissait son système, qu'il montrait basé seulement sur une fausse philosophie et une conception arbitraire et tronquée de l'Évangile.

A cet article, on a reproché, dix ans après son apparition, les ménagements qu'il gardait dans la forme de la critique envers M. Loisy. M. Gaudeau répète le reproche en l'aggravant ; car ces ménagements signifient, pour lui, « timidité qui ressemble à de la terreur » devant l'erreur audacieuse ; il y voit « mollesse, manque de netteté et de fermeté dans le diagnostic et la réprobation de l'erreur » ; bref, il va jusqu'à les appeler « des ménagements doctrinaux[1] ».

« Ménagement doctrinal », cela veut dire que la doctrine est sacrifiée en quelque manière : or, M. de Grandmaison a déjà montré, en répondant au premier accusateur[2], que les formules de courtoisie et de charité relevées dans son travail ne diminuaient nullement les erreurs de M. Loisy ; elles ne tendaient qu'à lui

1. *La Foi catholique*, 25 mars 1914, p. 262 et suiv.
2. *Études franciscaines*, 1914, janvier, p. 82.

accorder le bénéfice d'une certaine bonne foi, de sorte que les assertions répréhensibles dépasseraient parfois ou rendraient mal sa pensée.

Il n'y a pas, en cela, ombre de « ménagement *doctrinal* ». Pour l'établir cependant, M. Gaudeau n'a rien ajouté aux citations de ses prédécesseurs ; la seule remarque, appartenant en propre à sa pénétration théologique, est relative aux « vérités fragmentaires », aux « demi-vérités », que, d'après M. de Grandmaison, M. Loisy a empruntées à Hegel, pour expliquer le développement du christianisme. M. Gaudeau déclare ne pas savoir quelles vérités, même fragmentaires, il y aurait dans les doctrines de Hegel ; il poursuit :

> Ce n'étaient point des « demi-vérités » que M. Loisy empruntait à Hegel et appliquait au christianisme, c'était l'erreur absolue et incurable de l'idéalisme évolutionniste à base de « disjonction » kantienne, selon Renan. Si vous l'avez *vu*, pourquoi ne pas le dire ? Et si vous ne l'avez pas vu..., c'est moi qui n'ai rien à dire[1].

M. Gaudeau aurait bien fait de ne rien dire, mais pas pour la raison qu'il sous-entend si gracieusement.

D'abord, au lieu de juger sur les extraits de ses amis, s'il avait pris la peine de lire le texte même des *Études*, il n'aurait pas omis (du moins, nous l'espérons) la petite phrase qui vient immédiatement avant et précise le sens de celle qui a motivé son objurgation. « Mais il est trop certain que ces parties saines (de la théorie du développement hégélien) sont *très difficilement utilisables, dominées qu'elles sont par les erreurs qui les encadrent.* » Voilà ce que disait M. L. de Grandmaison ; et si donc il continue : « C'est dans l'application au christianisme de ces demi-vérités, spécieuses plutôt qu'exactes, que M. Loisy me semble avoir été moins heureux », on comprend très bien que M. Loisy n'a pas emprunté que les « demi-vérités », mais surtout les « erreurs qui les encadrent » et les « dominent » dans l'évolutionnisme hégélien.

C'est, du reste, ce que la suite de l'article était toute employée à démontrer. Et, après avoir lu cette démonstration, M. Gaudeau, qui est philosophe, non seulement ne contesterait pas à M. de Grandmaison qu'il y a des « demi-vérités » chez Hegel et Loisy,

1. *La Foi catholique*, 25 mars 1914, p. 263-264.

mais avouerait aussi que notre collaborateur avait déjà très bien *vu* et signalé dans *l'Église et l'Évangile* l'erreur radicale que l'Encyclique *Pascendi* donnera pour principe au modernisme.

Quant à l'autre article « symptomatique », cité par M. Gaudeau[1] comme preuve de la « crainte révérentielle des *Études* à l'égard du modernisme », nous avons peu de chose à dire. Aussi bien, M. Gaudeau n'y relève qu'un mot, à savoir que M. Lebreton « tremblait » en abordant l'exposé et la discussion de la théologie moderniste. Il est vrai qu'il critique ensuite longuement un *avant-propos*, qui n'a point paru dans notre Revue. Nous n'avons pas à nous arrêter à cette critique, qui, d'ailleurs, tombe également à faux[2].

« Pourquoi donc trembler? » demande M. Gaudeau. M. Lebreton lui avait donné la réponse : « Les questions à débattre, disait notre collaborateur en commençant, sont les plus vitales de la religion; on ne les discute qu'en tremblant, parce qu'on craint qu'un coup mal dirigé ne blesse au vif quelque conscience[3]. » M. Gaudeau, qui, apparemment, n'est pas sans avoir reçu quelquefois des confidences d'âmes troublées par les objections modernistes, ne comprend-il pas cette réponse? Ou ne l'a-t-il pas lue? Il semble presque; il paraît, en effet, supposer que M. Lebreton « tremblait » de la peur d'errer, ce que M. Gaudeau trouve bien étrange, « après que le pape avait parlé[4] ».

Oui, le pape avait parlé, et sa parole avait porté la lumière et la paix dans beaucoup d'esprits. Bien d'autres, néanmoins, n'avaient pas été touchés de cette influence bienfaisante, faute de n'avoir pas compris ou apprécié comme il fallait la parole pontificale. C'est donc à diminuer le nombre de ces victimes du modernisme que visait notre collaborateur, en s'efforçant de leur faire mieux entendre ce qu'était l'Encyclique et ce qu'était la théologie moderniste. Quelque clair et complet que soit, dans l'une,

1. Il s'agit de l'article de M. Lebreton : *L'Encyclique et la théologie moderniste*, paru dans les *Études* du 20 novembre 1907. — *La Foi catholique*, p. 266.

2. Il s'agit de l'*avant-propos* du tiré en brochure, où M. Lebreton indique les limites qu'il s'est imposées dans son travail, mais qui ne sont pas aussi étroites qu'il plaît de le dire à M. Gaudeau.

3. *Études*, 20 novembre 1907; t. CXIII, p. 497.

4. *La Foi catholique*, n° cit., p. 266.

l'exposé de la doctrine aussi bien que le signalement des erreurs, l'autre offre une telle diversité de formes et des apparences souvent si séduisantes, que la tâche du commentateur n'est pas aisée. Avec raison, il craindra toujours d'éloigner davantage et de rebuter les égarés, soit par appréciation imparfaite de leurs difficultés, soit par exagération des censures papales; comme, d'ailleurs, il peut redouter aussi de les confirmer dans leur aveuglement, par trop d'indulgence et de bénignité. Voilà pourquoi M. Lebreton « tremblait ». Ceux qui le connaissent bien ont jugé que c'était excès de modestie; en tout cas, cette émotion était toute à son honneur, et l'on ne devait pas lui en faire un reproche, qui ressemble à une injure.

Les deux articles de MM. de Grandmaison et Lebreton, dont il vient d'être question, « donnent vraiment, d'après M. Gaudeau, la couleur et l'attitude de la revue durant la période critique » (de 1890 à 1907). Nous accepterions cela volontiers comme compliment pour les *Études*. Nous souhaitons, en effet, qu'on puisse dire que tous nos collaborateurs ont été semblables aux deux qui sont ici nommés, pour le sérieux du travail, la sûreté des doctrines, la connaissance des sujets traités, la force en même temps que la courtoisie parfaite dans les discussions. Nous devons dire, pourtant, que tous les articles de notre revue, de 1890 à 1907, n'ont pas eu le même *ton*, ni la même « couleur ». En demandant à tous nos écrivains des productions autant que possible irréprochables, nous ne les obligeons pas à les couler toutes dans le même moule :

> ... facies non omnibus una,
> Nec diversa tamen...

Pour ne nommer qu'un de nos morts, qui fut aussi méritant que personne parmi nous, le P. Portalié avait sa manière, où M. Gaudeau lui-même avouera, j'imagine, que la vigueur ne faisait pas plus défaut que la pénétration et l'exactitude doctrinale.

En vérité, ceux d'entre nous qui ont appartenu à la rédaction des *Études* dans la période dont il s'agit, éprouvent une impression singulière à lire la critique de M. Gaudeau. Celui qui écrit

ces lignes peut en parler comme bon témoin. Nous nous souvenons fort bien que le reproche qui nous fut le plus souvent adressé en ces temps-là, était très différent de celui que nous fait aujourd'hui M. Gaudeau; c'était tout le contraire de la « mollesse », du « manque de fermeté dans la réprobation de l'erreur » qu'on incriminait dans les *Études*. Nous ne parlons pas des ennemis avérés de la foi et de l'Église que nous combattions : si nous l'avions fait mollement, peut-être bien que nous n'aurions pas été expulsés de la rue Monsieur, comme nous l'avions été de Fourvière; mais le grief de polémique *violente*, *intransigeante*, venant de ce côté-là, ne prouve peut-être pas grand'chose. Nous pensons aux plaintes, aux récriminations si souvent récoltées par nous dans les controverses avec des catholiques. Nous avons eu, en effet, à défendre, plus d'une fois, ce que nous croyions être l'intégrité des droits de l'Église et de la vérité contre des personnes, qui prétendaient bien ne pas les attaquer, et qui recevaient mal nos observations. La collection des *Études* garde le souvenir d'un certain nombre de ces réclamations, que nous avons insérées plus ou moins volontairement. Nous en avons reçu beaucoup plus, que leurs auteurs ont eu la sagesse de ne pas presser. Nos collaborateurs avaient-ils toujours raison et n'ont-ils jamais dépassé la mesure dans leurs critiques? Nous nous gardons bien de l'affirmer : nous avons eu parmi nous quelques écrivains très combatifs, et qui seraient fort étonnés d'apprendre qu'ils ont trop ménagé le libéralisme, la démocratie, etc.

En conclusion, M. Gaudeau n'a rien prouvé avec les lambeaux arrachés à deux articles. Pour achever de montrer combien il nous connaît peu, nous rappellerons encore quelques controverses antérieures à 1907, où notre Revue a montré une « clairvoyance » et même une « énergie » d'autant plus méritoires qu'elles s'opposaient à de forts courants contraires dans la presse et le public religieux.

A ce point de vue, les travaux que nous avons publiés sur *l'Évangile et l'Église*, même après la condamnation, ne sont pas négligeables. Il faut rappeler notamment l'article du 5 novembre 1903, intitulé : *Au fond d'un petit livre. Le Manifeste de M. Loisy*, et qui tient compte déjà des explications, plutôt aggravantes, four-

nies par M. Loisy dans *Autour d'un petit livre*. Il était de M. F. Prat, un exégète qui avait déjà montré sa valeur dans plusieurs autres articles des *Études* et dont, depuis, on a pu apprécier les deux beaux volumes sur saint Paul. Les développements souvent confus et embrouillés des deux petits livres y sont disséqués, et le « système » de l'auteur mis à nu; finalement, sont dévoilées ses inspirations protestantes rationalistes, et on le voit aboutir à « une sorte de nihilisme théologique et de subjectivisme absolu ». Cela était écrit avant la sentence du Saint-Office (16 décembre 1903), alors que M. Loisy trouvait encore de zélés défenseurs dans des revues ecclésiastiques.

Nous avons combattu des illusions non moindres, en travaillant à mettre en évidence, dans plusieurs articles, tout le venin moderniste que recélait le roman *Il Santo* de Fogazzaro [1].

Nous avons de même averti les catholiques abusés, en trop grand nombre, même en France, par le mysticisme équivoque du malheureux P. Tyrrell, dès qu'a été percé le voile sous lequel il cachait une perfide propagande. Et son modernisme doucereux et subtil a été ensuite démasqué à fond par MM. Portalié, M. de la Taille et surtout Lebreton [2].

On n'a pas oublié l'appui décidé donné par les *Études* à M. Saltet dans son attaque contre les faux Dupin-Herzog, exploitants des manuscrits de M. Turmel; ni les études décisives du P. Portalié sur les ouvrages avoués de ce dernier [3].

Il convient aussi de mentionner l'intervention de notre Revue contre la honteuse mystification Taxil-Diana Vaughan. Nous avons contribué alors, avec très peu d'autres publicistes, à sauver l'honneur de la presse catholique, dont une trop grande partie s'était si fâcheusement emballée à la suite des « révélations » immorales de la prétendue Palladiste [4].

1. 1906, 5 et 20 juin. Ferchat : *Le roman de l'évolutionnisme théologique*. — 1906, 5 décembre. M. de la Taille : *Pour l'Index. Étude doctrinale sur « Il Santo »*.

2. 1906, 5 mars : « *Lex Orandi* » *par le P. Tyrrell*. (Note de la Rédaction.) — 1907, 5 août. Portalié : *L'évolutionnisme religieux condamné par le Saint-Siège*. — 1907, 20 novembre. M. Lebreton : *L'encyclique et la théologie moderniste*. — 1907, 5 décembre. M. de la Taille : *Sur l'encyclique « Pascendi »*.

3. 1908, 5 août : *La « question Herzog-Dupin » et la critique catholique*. — 20 août, 5 et 20 septembre : *La « question Herzog-Dupin » et la critique de M. Turmel*. — 5 octobre et 5 décembre : *La critique de M. Turmel. Réponse*.

4. E. Portalié. 1896, novembre : *Le congrès antimaçonnique de Trente et la fin*

Ensuite, nous rappellerons les objections que nous avons opposées, dès 1906, au *Sillon*, et dont le bien-fondé a été confirmé par la censure papale de 1910[1].

Enfin, il y aurait un long chapitre, et assurément honorable pour notre Revue, à écrire sur les articles, où nous avons essayé de ramener dans les justes bornes des entraînements excessifs, des enthousiasmes trop peu mesurés, pour des hommes dignes de tout respect, mais pas jusqu'à être pris comme guides infaillibles.

Ainsi fit encore M. L. de Grandmaison, dans son étude sur *John Henry Newman considéré comme maître*. Après un éloge chaleureux du grand cardinal comme *initiateur* en apologétique, il signalait respectueusement les « lacunes de sa philosophie religieuse » et les « tendances », agnostique et fidéiste, de quelques-uns de ses écrits, non des moins lus : il concluait qu'on ne saurait trouver en lui un *formateur* entièrement sûr, pouvant remplacer les vieux maîtres scolastiques[2].

Un travail semblable a été fait pour Brunetière, dont nous avons accompagné avec joie l'ascension graduelle et courageuse vers la foi, mais sans aller, comme plusieurs, jusqu'à faire de l'illustre converti une sorte de nouveau Père de l'Église[3].

Nous rappellerions encore d'autres noms, si nous ne craignions de raviver des souvenirs de controverses qui furent un peu amères peut-être. On en retrouvera, si on le désire, quelque trace sous la rubrique *Correspondance* dans nos tables générales.

Nos controverses, nous croyons pouvoir l'affirmer, n'ont jamais pris, autant qu'il a dépendu de nous, un caractère personnel ou intéressé. Nous y avons toujours eu en vue le bien général de nos lecteurs, au risque de nous faire des adversaires, même de quelques-uns de nos amis.

Pour terminer cette réponse, il nous reste à indiquer ce que nous avons fait contre le modernisme en *histoire*. La matière est

d'une mystification. — 1897, 20 janvier : *Une question de morale. A propos du dernier roman de « Diana Vaughan »*.

1. 1906, 20 septembre. Loiselet : *Bulletin social*. — 5 novembre : *Lettre de M. Sangnier* et *Réponse*.

2. 1906, 20 décembre et 1907, 5 janvier.

3. 1905, 5 mai. M. de la Taille : *M. Brunetière et les théologiens*.

vaste et demanderait une infinité de détails qu'il est impossible de résumer. Nous devons nous contenter de renvoyer à nos tables. Nous signalerons particulièrement les *bulletins*, soit d'*histoire* proprement dite, générale ou ecclésiastique, ancienne ou moderne, soit de *littérature chrétienne*. Il faut y ajouter de nombreux articles sur l'*histoire des dogmes*. Dans tous ces travaux, on pourra constater le souci de renseigner exactement nos lecteurs sur les recherches et les découvertes historiques, spécialement en ce qui intéresse la religion et l'Église. On verra aussi nos collaborateurs, dans les articles de fond comme dans les comptes rendus, attentifs à relever, pour y répondre de leur mieux, les attaques contre les hommes et les choses du catholicisme. Dans cette partie encore, nous n'avons pas hésité, quand il y avait lieu, à critiquer ce qui nous semblait erroné, même chez des écrivains catholiques — même chez Mgr Duchesne[1].

Nous sentons bien que, pour certains critiques *intégristes* soi-disant, tous ces travaux, par lesquels nos collaborateurs historiens ont bien servi l'Église, pèsent peu ou point, dans la balance avec un seul article où Mgr Duchesne aurait été trop loué. Nous aurions honte de défendre le collaborateur le plus attaqué à ce sujet contre l'imputation de « libéralisme modernisant ». L'auteur des articles sur *la Tradition chrétienne dans l'histoire*, des *Bulletins d'ancienne littérature chrétienne*, etc., qui est en même temps l'auteur des beaux livres sur la *théologie de Tertullien*, sur la *théologie de saint Hippolyte*, sur *l'Édit de Calliste et les origines de la pénitence chrétienne*, ne peutêtre suspecté au moindre degré par ceux qui l'ont lu. Ses critiques *intégristes* prouvent qu'ils ne l'ont pas lu, ou que, du moins, ils ne se sont pas mis en peine de le lire aussi *intégralement* qu'il était juste. Dans l'article qu'ils lui ont tant reproché, et qui rappelle les travaux historiques de Mgr Duchesne, à l'occasion de son élection à l'Académie française, ils n'ont vu de réserves tempérant les éloges que dans une *note*, à laquelle l'un d'eux veut bien ajouter encore un bout de phrase[2]. Sauf cette dernière exception, ils ne citent rien des

1. Voir le compte rendu des *Autonomies ecclésiastiques*, par le P. Tournebize, *Études*, 1899, décembre. — J. Brucker. 1894, mai : *Les origines des Églises de France devant la critique moderne* (à propos des *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*).

2. *La Vigie* du 5 janvier 1914 ; M. Em. Barbier, dans *La critique du libéralisme*, 1er mars 1914, p. 717.

deux passages du texte, où M. d'Alès a déjà, on peut l'affirmer, condensé la substance de ce que les juges romains ont voulu frapper.

Sans doute, la forme de la critique reste extrêmement courtoise; Mgr Duchesne aurait pu remercier M. d'Alès, comme il faisait un autre critique des *Études*, en 1894, de l'avoir « exterminé en termes presque aimables ». Mais, au fond, quel gros *desideratum* est exprimé dans ces lignes :

> Particulièrement délicate était la mise en lumière de la transcendance du christianisme, considéré à la fois comme règle de croyance et comme principe de vie surnaturelle. C'est ici le point où la critique sera tentée d'appuyer et de signaler des *fléchissements, de réclamer un plus haut degré ou de conviction ou d'amour ou de fierté ou de décence*!

Et quel blâme dans celles-ci :

> D'aucuns lui reprocheront — et nous serons volontiers de ceux-là — d'avoir *traité bien légèrement et bien humainement des choses réellement divines*, de n'avoir pas toujours su percer le voile des vulgarités apparentes, *de n'avoir vu trop souvent, dans les débats théologiques, qu'un cliquetis de mots*, au lieu du choc de la révélation chrétienne contre l'erreur à éliminer de la conscience des hommes : travail nécessaire pour achever ici-bas l'œuvre du Verbe incarné, à ce titre digne du respect de tous les croyants[1].

Ces réserves, presque terribles dans leur discrétion, étant faites, n'était-il pas juste de reconnaître les services très réels que les travaux de Mgr Duchesne, avec tous leurs défauts, ont rendus à l'Église?

Car, il faut le remarquer, dans l'article de M. d'Alès il n'était pas question uniquement de l'*Histoire ancienne de l'Église*, seule proscrite depuis; l'édition du *Liber Pontificalis*, qui a fondé la réputation de Mgr Duchesne dans le monde savant, le *Martyrologium Hieronymianum*, les *Origines du culte chrétien* et d'autres contributions précieuses à l'histoire ancienne de l'Église et de la papauté, y sont justement louées et ne tomberont apparemment sous aucune censure. Ou, parce que Mgr Duchesne a eu le malheur de mériter la condamnation d'une partie de son œuvre, faudra-t-il jeter au feu tout le reste et le traiter lui-même (en dépit de sa soumission) comme un païen et un mécréant? On sait cepen-

1. *Études*, 20 janvier 1911, p. 184 et 186.

dant que des condamnations semblables ont frappé jadis d'illustres savants et même de saints personnages, qui, leur soumission humblement faite, n'en ont pas moins continué à travailler utilement pour la religion et à être hautement honorés dans l'Église [1].

Nous n'aurons pas besoin, croyons-nous, d'indiquer aux lecteurs loyaux la conclusion de ces pages. Il ne restera rien pour eux de l'accusation de M. Gaudeau, si tant est qu'ils aient pu y ajouter quelque foi. Cependant nous n'avons pas usé de tous nos moyens de réponse. Nous n'avons parlé que de ce que les *Études* ont publié *directement* contre le modernisme, avant sa condamnation; pour leur rendre pleinement justice, il faudrait citer presque tous nos articles; car on en trouvera difficilement un seul où les erreurs modernes ne soient combattues, explicitement ou implicitement [2].

Nous n'avons pas voulu même reproduire les approbations autorisées, qui sont venues souvent, Dieu merci, nous encourager dans ces années de 1888-1907. Sans en avoir fait collection, nous pourrions encore en citer assez, des autorités ecclésiastiques les plus hautes, comme des prêtres et des laïques les plus distingués et les plus compétents, attestant que nous n'avons cessé de remplir dignement notre devoir, et comme éclaireurs de l'armée catholique, et comme combattants pour l'Église.

L'attaque vaine de M. Gaudeau ne devait pas nous émouvoir; mais nous tenons à notre honneur de soldats nés de la foi et du Saint-Siège. C'est pour le garantir de tout reproche que nous avons répondu. Ce qui nous aurait indignés le plus, si nous nous étions sentis réellement atteints, c'eût été l'imputation de *lâcheté*, déguisée sous celle de « mollesse », etc. A y regarder de près, nous l'avons vue se réduire à ce que nous ne frappons pas sur l'erreur

1. Ce qui n'empêche pas qu'on puisse regretter le *malheur* de Mgr Duchesne, sans pour cela critiquer l'acte de la Sacrée Congrégation de l'Index, comme on accuse méchamment M. d'Alès d'avoir fait.

2. Il y aurait spécialement à mentionner, par exemple, les articles que nous ont donnés M. de la Brière, sur l'*histoire du protestantisme* et sur la comparaison des *nations catholiques et protestantes* (1902-1905); MM. Portalié et Dudon, sur le *protestantisme français contemporain* (depuis 1896); M. Abt, sur la *franc-maçonnerie*, (depuis 1890); M. L. de Grandmaison, sur la *théosophie* (1905 et 1906); M. Burnichon, sur l'*éducation moderne*, etc.

aussi fort que souhaiterait M. Gaudeau, et que nous avons trop peu de goût pour la manière « brutale [1] ». Là-dessus nous maintenons notre méthode. Nous pensons que, dans le combat contre l'erreur, le plus important n'est pas de frapper *fort*, mais de frapper *juste*; car, plus on frappe fort, si on ne frappe juste, plus on fait de mal, à soi-même et aux autres, et, avant tout, à la cause de l'Église, qu'on prétend servir. Nous demandons à citer pour finir un naïf passage de l'histoire de saint François de Sales; il suffirait à nous consoler de l'accusation d'avoir *peur de l'erreur*. Le voici :

Certes, jamais ce sage ecclésiastique (saint François de Sales) n'a aliéné les cœurs des hérétiques par des opprobres et injures : « Il estoit fort paisible en chaire, et employoit plus de temps à exposer les veritez catholiques qu'à refuter les faussetez heretiques. C'est pourquoy certains religieux disoyent qu'il n'estoit pas propre pour la conversion des heretiques, et n'en bailloyent point d'autres raisons, sinon qu'il ne faisoit pas de poignantes invectives, mais procedoit d'une façon lente, *comme s'il eust eu peur d'eux.* » Le saint, averti, répond qu'il « avoit fait l'experience depuis longtemps que l'on faisoit plus de profit par la douceur..., que les heretiques sont tous principalement superbes et pour ce ne peuvent supporter qu'on les traicte mal à parolles ». Il s'appuie aussi sur l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Enfin : « Je vous assure, adjoustoit-il, que jamais je n'ay usé d'invectives et reproches que je ne m'en sois repenti après. Il faut tenir pour une maxime très certaine que les hommes font plus par amour et charité que par sévérité et rigueur. » — « Une fois, poussé par la ferveur du discours, il luy échappa, en parlant de Calvin, de dire : *ce punais*. Les auditeurs firent incontinent le signe de la croix, et admirerent qu'à la fin il l'eust traicté de la sorte; car jamais ils ne luy avoient ouy dire la moindre parolle qui approchast de l'aigreur [2]... »

Joseph BRUCKER.

1. « Ils (les modernistes) réduisent presque l'adversaire qui veut rendre ses réfutations efficaces à la triste obligation d'être un peu brutal. » M. Gaudeau, *la Foi catholique*, 25 mars, p. 255.

2. *Histoire de saint François de Sales... par son nepveu*, livre III, édit. Vivès, 1870, p. 198-199.

22710